LARS MYTTING

L'étoffe du temps

roman traduit du norvégien par Françoise Heide



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES SEIZE ARBRES DE LA SOMME, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1649.
L'HOMME ET LE BOIS, Gaïa, 2016, 2019.
LES CLOCHES JUMELLES, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1818.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA
(Norwegian Literature Abroad)

NORLA
NORWEGIAN LITTERATURE ABROAD

"Lettres scandinaves"

Titre original :
Hekneveven
Éditeur original :
Gyldendal Norsk Forlag AS, Oslo
© Lars Mytting, 2020
Tous droits réservés
Publié avec l'accord de Lars Mytting
représenté par l'agence littéraire Gudrun Hebel, Berlin, Allemagne

Photographie de couverture : © Angyalosi Beáta

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17252-7

LARS MYTTING

L'Étoffe du temps

roman traduit du norvégien
par Françoise Heide

ACTES SUD

Tout ce qui est couvert d'un voile sera dévoilé,
Tout ce qui est caché sera connu.
Aussi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres
sera entendu en pleine lumière.

Évangile selon saint Luc

Ton visage à toi aussi est quelque part sur le tapis de Hekne.

Astrid Hekne

UNE HISTOIRE OUBLIÉE
–
1611-1613

LA LAME FORGÉE PAR LES NAINS

La Laugen était gelée sur toute sa longueur et la piste facile. Partis de Butangen, Eirik et ses filles ne mirent que trois jours pour rejoindre le massif du Dovre. En cette année 1611, il n'existait dans la vallée que de cahoteuses voies charretières, mais avec la glace, on voyageait sans peine, et souvent dans la joie. Les gens qu'ils rencontraient à travers les nuées blanches pensaient que les deux sœurs assises si serrées l'une contre l'autre sous leur peau de renne voulaient se tenir chaud. Pourtant, elles ne descendaient jamais pendant les haltes, et quand on leur demandait leur âge, elles répondaient qu'elles étaient nées en 1595, Halfrid en été, Gunhild vers la Noël. Le traîneau repartait aussitôt, laissant les curieux ébahis, et le père et les filles riaient en chœur, une fois parvenus assez loin pour qu'on ne les entendît pas. C'était un rire qui sonnait double, des éclats d'insouciance et un noyau de renoncement, un rire bicéphale, comme tout le reste dans la vie de ces jeunes filles, mais qui faisait moins mal que de pouffer ensemble quand l'une avait envie de quelque chose et que l'autre lui disait d'aller le chercher elle-même.

Ils menèrent ensuite leurs chevaux en direction du nord et, le soir venu, s'arrêtèrent près de Sol, chez des fermiers de leur connaissance. Les filles, en quelques contorsions, purent enfin s'extraire du traîneau. Quatre pieds touchèrent la terre au même moment. La première chose qu'elles firent fut de rajuster leur tablier, en le laissant assez lâche pour qu'il leur prît la taille à toutes deux, avant d'entrer clopin-clopant dans la maison de rondins où les attendait un lit assez large pour elles.

Le lendemain, ils se levèrent en même temps que le soleil, lequel disparut à l'arrivée dans le défilé de Rosten, entièrement plongé dans l'ombre, entre des parois si laides qu'on les eût dites taillées d'un geste de rage par un troll malheureux en amour. Les rayons solaires, ici, n'atteignaient jamais le fond du gouffre. On racontait que l'été à Rosten n'était guère plus chaud que le plus froid des mois d'octobre, et que seules pouvaient y vivre des créatures qui n'avaient pas besoin de la lumière, ou qui ne la supportaient pas. Tout autour, la montagne se précipitait dans des gorges bouillonnantes où cette eau qui ne gelait pas se résumait à de l'écume. Eirik dut pousser les chevaux qui s'enfonçaient dans la neige fraîche d'un raidillon jalonné de blocs éboulés. Le père, ses chevaux, ses filles et son traîneau, éclaboussés et bientôt blancs de givre, traversèrent la nébuleuse dans un vacarme assourdissant, mais où il n'eût servi à rien de pouvoir s'entendre, car le défilé de Rosten n'inspirait à ceux qui passaient par là que l'impatience d'en sortir.

Puis le paysage s'assagit, le soleil brillait encore, les bâtiments de bois de la ferme de Lie apparurent, au grand soulagement des chevaux et des hommes, et la tante des jumelles accueillit les voyageurs. Elle avait assisté en personne à l'interminable accouchement qui avait valu à sa sœur de perdre la vie, et fait accourir les femmes du voisinage pour voir le miracle grouillant qu'avait couvé le sang maternel d'Astrid Hekne l'Ancienne : deux fillettes soudées par la hanche.

Elles avaient à présent seize ans, et venaient s'installer dans une petite maison qu'on avait construite pour elles sur le versant face à Lie, un peu à l'écart, juste comme il fallait, le long d'un chemin que peu de monde fréquentait. C'était un beau chalet de rondins empilés, étanche aux vents, doublé de cloisons bien planes, qui jetaient une lumière jaune et sentaient bon le pin fraîchement coupé, une pièce pour dormir, une autre pour travailler. À peine arrivées, les filles se débrouillaient déjà, plaisantant à leur manière habituelle. Halfrid demandait à Gunhild de remettre du bois sur le feu. Volontiers, répondait sa sœur, si tu vas remplir le seau.

Depuis leur plus tendre enfance, elles étonnaient et enchantaient leur famille par leur habileté au tissage. Mais Butangen et ses environs se contentaient d'ouvrages pour la maison, aux

motifs simples, et leur père voulait qu'elles puissent apprendre l'art raffiné qu'il savait cultivé depuis des siècles plus au nord. Chez leur tante, elles pourraient rencontrer les plus anciennes des virtuoses du métier, venues de la vallée de Bøverdalen, de Lesja et des environs. Le verbe aussi marmottant que la main soigneuse, voûtées et souvent acariâtres, uniquement des femmes, porteuses de longs siècles d'un savoir héréditaire sur la laine, les plantes tinctoriales et les motifs baptisés ultérieurement "effet nuages" ou "effet foudre", qu'on obtenait par des méthodes qui n'auraient su ni s'expliquer de vive voix, ni se décrire à l'aide de croquis ou de symboles, mais exigeaient qu'on restât à regarder la tisseuse à l'œuvre, répéter encore et encore les mêmes gestes, au long d'un apprentissage de plusieurs semaines.

Elles l'ignoraient, mais bien des femmes qui vivaient au nord de la vallée du Gudbrandsdal étaient au nombre des artistes les plus adroits que comptât l'Europe en cette matière. Durant des jours entiers, elles demeuraient assises à leur métier, consistant en un cadre où les fils pendaient verticalement, grâce à des poids faits de pierres trouées. Dans d'autres pays, ce travail, soumis à des règles émanant des corporations, parfois même régi par des lois, était réservé aux hommes, et ce que les gens de chez elles nommaient "tapis à la broche" s'appelait ailleurs "tapisserie flamande". Mais ce qu'on pensait en d'autres endroits du continent les concernait moins que les quartiers de lune, et si quelqu'un s'était avisé de leur faire des remarques, il eût compris qu'aucune habitante de ces contrées, de la plus riche à la plus pauvre, n'avait été élevée dans une tradition de soumission féminine, et qu'en revanche, plus d'une était capable de mener une vraie vie d'enfer au plus pacifique des hommes.

Mois après mois, les vieilles vinrent enseigner leur art aux sœurs Hekne. On tissait à la lumière du jour, on filait le soir devant la cheminée, où la chaleur du feu venait assouplir la cire de laine. Les filles apprirent les recettes de teintures les plus rares, et eurent même le privilège – d'après la rumeur – de contempler dans la pénombre des tapisseries des temps païens, illustrant d'antiques récits norrois, avec force allégories cryptiques, représentations de métamorphoses et de créatures mi-animales, mi-humaines.

Mais cette science-là était réservée à la nuit, et sitôt le soleil revenu, les jumelles étaient de nouveau prêtes à tisser des légendes chrétiennes. Perpétuellement côte à côte, la taille et les cuisses enveloppées de leur large tablier aux magnifiques broderies, elles se nattaient mutuellement les cheveux, dès le point du jour, en coiffures sans cesse renouvelées, comme le signe de leur dextérité. Le chagrin qu'elles étaient condamnées à porter n'avait pas encore mûri, à moins qu'elles ne s'y soient déjà résignées.

On eut tôt fait de découvrir à quel point elles étaient rapides et précises. Avec leurs quatre mains, elles entremêlaient les fils plus vite qu'aucune autre, et quiconque les voyait au travail comprenait pourquoi la langue norvégienne désigne les araignées par le sobriquet de "tisserandes". Puis les vieilles observèrent la nature singulière du lien entre les deux sœurs. Une relation étroite dans les réflexes. La pensée de l'une se projetant chez l'autre comme une ombre, l'idée de l'une trouvait aussitôt un soutien chez l'autre, mais si d'aventure elles n'étaient pas d'accord, tout s'arrêtait, et elles se mettaient à travailler l'une contre l'autre, si bien que la première ne pouvait rien entreprendre sans que la seconde s'y opposât ou ne vînt gâcher immédiatement ce qu'elle venait de faire. Elles étaient en outre capables de prévoir la probable riposte ou le plan ourdi par l'autre en guise de compensation, si bien qu'elles ne pouvaient jamais vraiment se rendre la pareille, ni se délester de leurs griefs, se livrant seulement à une lutte en circuit fermé, une mêlée de bras furieuse, que les bonnes femmes devaient détourner pour éviter qu'un ouvrage bien commencé ne finît par être abîmé.

Jusqu'à présent, les jumelles n'avaient guère inventé leurs propres motifs. L'inspiration ne leur était pas encore venue, ce côté mystérieux qui ferait plus tard leur réputation et trouverait son expression la plus parfaite dans le tapis de Hekne – une représentation de la Nuit du Rascle, version célèbre de la fin du monde, dans laquelle la terre serait arasée jusqu'à la roche, tandis que les vivants et les morts se verraient convoquer au Jugement dernier. Tout l'hiver, elles tissèrent des toiles sur lesquelles on voyait les trois Rois mages, les vierges sages et les vierges folles, et elles se réjouirent quand arrivèrent le printemps, puis l'été 1612. Lequel été semblait encore à son apogée un dimanche de la fin du mois d'août.

Un dimanche appelé à rester dans l'histoire. Si les événements en question s'étaient produits un samedi, tout eût été différent, car, le dimanche, les villageois se retrouvaient à l'église. Tous sauf deux sœurs qui ne voulaient pas participer aux assemblées dominicales, à cause de leur difformité.

Aussi n'assistèrent-elles pas à l'impensable scène : le représentant du bailli du Dovre était entré à pas lourds dans la nef, et non content d'interrompre la messe, s'était saisi de sa hache de guerre – qu'il s'était abstenu de déposer dans le vestibule – et avait frappé par trois fois le sol avec le manche, avant d'annoncer que le pays, à partir de l'instant même, était en guerre.

Une compagnie de plusieurs centaines de mercenaires écossais avait abordé les côtes du Romsdal et passé les hameaux de Lesja en direction du Dovre, avait-il expliqué. On avait dépêché des messagers vers le sud du Gudbrandsdal, ainsi que dans toutes les vallées adjacentes. Sur ce, le prêtre avait renoncé à dire la messe, et l'église s'était vidée. Dans le courant de la même journée, chaque maison donna un de ses hommes. Au fond de la vallée, les gens désertèrent les fermes, l'une après l'autre, pour monter dans les bergeries d'alpage, en ne laissant derrière eux qu'un veau qu'on prenait soin d'attacher. Il était connu que les soldats, d'une manière générale, se servaient par la violence au gré de leurs besoins, qu'il s'agît de nourriture, de logis ou de femmes, mais le bruit courait que ces Écossais étaient menés par le diable en personne, qu'ils tuaient tous ceux qu'ils trouvaient sur leur chemin, brûlaient les habitations d'où ils les voyaient s'échapper, qu'ils avaient des chiens qui déchiquetaient les fuyards, qu'ils coupaient les sabots des bêtes et les laissaient piétiner sur leurs pattes sanglantes pour s'amuser. Le mieux était donc d'attacher un veau dans la cour de ferme et de laisser toutes les portes ouvertes, dans l'espoir qu'il leur plût d'épargner les lieux après avoir trouvé de quoi se nourrir et se loger à leur convenance.

Les sœurs Hekne restèrent. Voulaient-elles protéger une tapisserie précieuse ? Craignaient-elles, lentes comme elles étaient à la marche, de tomber trop facilement aux mains des ennemis qui pourraient les suivre jusqu'aux bergeries ? Ou se refusèrent-elles simplement à fuir à cause d'un pressentiment ? Personne n'était assez proche d'elles pour le savoir.

Une bruyante troupe de plus de trois cents soldats traversa le massif du Dovre le lendemain. Les chiens venaient en tête, puis les officiers à cheval, casqués, armés chacun de deux pistolets et d'une épée, puis une pittoresque compagnie de fantassins expérimentés et de jeunes garçons, enfin quelques femmes, des forgerons et des selliers, ainsi qu'une arrière-garde composée de vétérans au cuir tanné qui faisaient avancer les traînards.

Les soldats choisirent d'emprunter une petite route à flanc de vallée, qui les mena droit devant la maisonnette des jumelles. Celles-ci durent entendre les hommes marcher sur le chemin, les chevaux, un murmure prolongé qui se rapprochait. Le début du cortège s'éloignait déjà, quand un officier arrêta son cheval et lança un ordre. Deux jeunes hommes sortirent des rangs, après avoir reçu une épée chacun, et se dirigèrent vers le chalet, pendant que l'arrière-garde piétinait.

Ils entrèrent sans frapper.

Et restèrent à l'intérieur étonnamment longtemps.

Si longtemps que l'officier était sur le point de les envoyer chercher, quand ils réapparurent, leurs armes baissées, chargés de deux outres remplies d'eau potable.

Ils n'étaient que quatre à savoir ce qui s'était dit, ce jour-là, entre ces quatre murs. Mais on ne saurait douter que les soldats sont, par essence, vigilants et inquiets. Il y a donc tout lieu de penser que les deux hommes avaient commencé par se demander si les deux tisseuses étaient des *norner*, ces déesses de la destinée qui façonnaient de leurs mains le fil de la vie humaine, car les vieilles fables norroises restaient vivaces sur les îles dont ils étaient originaires.

Ils avaient aussi dû être étonnés de les comprendre, et vice versa. Si les officiers étaient écossais, les soldats venaient des Orcades et des Shetland, qui pendant plus de six cents ans avaient été des territoires norvégiens, et où le parler norrois restait usuel, même si les îles appartenaient désormais à l'Écosse.

La troupe poursuivit sa route et, le soir même, établit son campement à une heure de marche de la maison des sœurs Hekne, en direction du sud, au lieu dit Kråkvolden, où ils allumèrent un feu et passèrent le temps en libations et jeux de lutte, selon les coutumes héritées de leurs ancêtres norvégiens.

Mais ce qu'ignoraient les gens du cru, c'est que ces envahisseurs n'avaient nullement l'intention d'occuper la Norvège. Ils traversaient ces terres pour aller se mettre au service du roi de Suède dans la guerre de Kalmar[1]. Ils n'avaient rien brûlé sur leur passage, ni tué personne. Et pour cause : la plupart des simples soldats n'avaient pas d'armes, seul un petit nombre étaient déjà montés au combat, et le gros de la troupe se composait de crève-la-faim enrôlés de force, dont certains avaient été extraits d'une geôle contre paiement, et d'autres ni plus ni moins que capturés.

Leur chef s'appelait Ramsay, et son second, Sinclair, faisait brûler chaque matin de la poudre à fusil dans sa paume pour lire dans la fumée ce que leur apporterait la journée. Pourtant, la population ne leur inspirait nulle crainte. Traverser ces montagnes à pied était pour eux moins risqué que de franchir le Skagerrak en bateau. La Norvège était un pays miséreux, déjà pillé, désertique, des campagnes arides où des gens efflanqués se cachaient à la vue des étrangers – n'était-ce pas ce qu'ils avaient découvert jusqu'ici, au long de leur expédition ? Pas un seul ennemi en vue !

Mais à l'époque, les nouvelles n'allaient pas vite : Ramsay et Sinclair ignoraient que le roi Christian, à Copenhague, abandonnant le recours à des mercenaires pour défendre ce pays du Nord battu par les intempéries et aux chemins impraticables, avait institué le *leidang*, un service militaire qui imposait non seulement aux paysans de mettre des bras à la disposition de son armée, mais à chaque ferme d'être en possession d'un fusil. Les alertes étaient données au moyen de "flèches de guerre" lancées dans des directions précises, suivant des itinéraires établis d'avance. Leur pointe était noircie à la flamme, et l'autre bout pourvu d'un petit nœud coulant, de manière à rappeler que tout fermier qui se soustrairait au *leidang* finirait pendu à la poutre maîtresse de sa propre demeure, laquelle serait incendiée, et avec elle, toute la ferme.

Aussi les soldats étaient-ils au rendez-vous.

Dès le mardi, les flèches de guerre avaient atteint le moindre recoin du Gudbrandsdal, et cinq cents paysans s'étaient rassemblés à

1. Guerre opposant le Danemark (dont fait partie la Norvège) et la Suède entre 1611 et 1613. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

un jour de marche au sud de l'avancée des Écossais, à Kringen, où la montagne tombait droit dans la rivière, ne laissant pour tout passage qu'un sentier. Le mercredi, les Écossais s'engagèrent dans cette gorge où le chemin était trop étroit pour permettre à deux hommes de marcher côte à côte. Alors que la troupe s'étirait sur toute sa longueur, un coup de feu retentit, et Sinclair s'écroula, touché au front par un bouton de veste en argent que l'on avait mastiqué pour lui donner la forme d'une balle ronde, et tiré avec un tromblon à rouet de presque deux mètres de long, par un homme de Ringebu qui savait que seul l'argent pouvait tuer qui avait pactisé avec le diable. La seule consolation accordée à Sinclair fut de passer, des siècles encore après sa mort, pour le chef de l'expédition, puisqu'il était tombé le premier.

L'attaque, venue d'en haut, s'abattit sur les Écossais à coups de fusils, de lances et de haches. Trois heures plus tard, la moitié d'entre eux avaient trépassé. Seule une poignée de Norvégiens avaient perdu la vie. On mena les survivants vers le sud, et on les enferma dans une grange. Les autorités locales ordonnèrent qu'on les conduisît jusqu'à la forteresse d'Akershus[1] et les remît aux gens du roi, mais on était en août, la moisson pressait, et comme la bouteille d'eau-de-vie était passée de mains en mains pendant la nuit, les Norvégiens osèrent rechigner : accompagner les prisonniers jusqu'à Oslo nécessiterait un grand nombre de gardes et prendrait tant de temps que, chez eux, le blé et le foin pourriraient sur pied, promettant un hiver de famine, ce qui ne pouvait être la manière dont le roi les remercierait d'avoir défendu le pays. La matinée suivante commença par des tentatives d'évasion, suivies d'altercations entre gardiens et prisonniers, puis de disputes entre les seuls gardiens. On finit par faire sortir les captifs de la grange deux par deux, pour les exécuter, au fusil et à la lance.

Dans le silence qui suivit survinrent la honte et l'effroi.

Pitié, Seigneur. Qu'avons-nous fait ? Grand Dieu, qu'avons-nous fait ?

La peur les saisit, une peur sourde. Face à la brutalité que renfermaient leurs âmes.

1. Nom de la forteresse d'Oslo.

Voilà de quoi nous nous sommes révélés capables. Même moi. Même toi.

Dix-huit hommes avaient échappé à la mort, dont trois furent conduits à Akershus. Le gouverneur de Norvège consigna les faits, et le dossier fut refermé. L'exploit militaire avait été suivi d'une boucherie, et personne n'aimait à s'entendre rappeler le bain de sang devant la grange. Quatre-vingts ans s'écoulèrent avant qu'on ne reprît la plume à propos de l'équipée écossaise. Elle ressurgit alors dans des poèmes et des chansons, le plus souvent sous la forme de récits de bout en bout héroïques. Une ballade fit exception, mais elle tomba très vite dans l'oubli, parce qu'elle évoquait aussi le massacre. Un vers y était consacré à un jeune homme épargné lors de la tuerie. S'étant libéré, il s'avance de lui-même vers la lance et déclare en norvégien :

Quand Dieu nous aura réunis, nous tous les morts, pour nous compter,

Dites-lui en vérité que Halfrid Hekne fut ma mie.

Il est permis de penser que le jeune homme qu'on vit arriver au hameau de Lie, plus au nord, quelques jours après la bataille, était ce même rescapé. Il montra une vilaine plaie laissée par un coup de couteau, et se déclara prêt à travailler en échange du gîte et du couvert. Son frère, expliqua-t-il, avait été tué près de Kringen, la pauvreté les avait poussés tous deux à quitter les Hébrides pour chercher de l'ouvrage aux Shetland, quand avaient surgi des officiers qui emmenaient les hommes de force, ce que n'autorisait aucune loi, mais ils avaient des armes, et eux non. On crut à ce que disait ce garçon, on lui mit entre les mains la faux et la hache, la bêche et la houe. On sait qu'il portait tous les jours l'eau, le bois et les victuailles au chalet des sœurs Hekne, mais ce qui se passa au printemps suivant reste nimbé d'incertitude. La tante des jumelles parvint à faire barrage aux rumeurs, et la seule personne, au-delà de ce coin de vallée, à qui elle révéla l'épisode fut Eirik Hekne, lorsqu'il vint chercher ses filles aux alentours de Noël – alors que la blessure était déjà presque cicatrisée. Du moins la blessure qui avait saigné.

La tante de Halfrid et Gunhild lui raconta donc qu'on avait entendu des cris venant de la maisonnette, elles criaient toutes

les deux, et leurs voix étaient si perçantes, si suppliantes que ceux de la ferme s'étaient précipités là-haut. On les avait trouvées ensanglantées et effrayées, mais elles n'avaient rien voulu dire de ce qui leur était arrivé, si ce n'est qu'elles s'étaient coupées, et que la faute n'en revenait qu'à elles. Il y avait eu tout un affolement autour de cette plaie difficile à panser, aussi l'après-midi était-il déjà bien avancé lorsqu'on s'était aperçu que l'Écossais avait disparu. Il avait volé assez de nourriture pour pouvoir rejoindre la côte, mais le plus curieux était les traces évidentes qu'il avait laissées derrière lui en retournant dans la grange, où il avait déposé une partie des provisions dérobées. On y vit le signe qu'il avait prévu de partir avec quelqu'un d'autre, mais avait finalement abandonné son projet – et le second fugitif.

La fièvre s'en mêla, les jumelles restèrent longtemps alitées, et même, d'après leur tante, ne survécurent que parce que le couteau qui les avait blessées, celui-là même qu'elles utilisaient en tissant, leur avait été donné par une femme du Bøverdalen. Non seulement il était réputé avoir été trouvé au sol, autrement dit perdu, puis ramassé par terre alors qu'on avait oublié son existence, mais on lui prêtait le tranchant des lames "forgées par les nains", fendues et martelées par les créatures du monde souterrain. Des couteaux de ce genre, il y en avait dans tous les villages, on se les passait d'une ferme à l'autre pour soigner les animaux et les hommes. Voilà pourquoi ses nièces avaient eu la vie sauve, estimait la tante.

Après ces événements, un silence d'un nouveau genre s'installa entre les deux sœurs. Elles se mirent, pour la première fois, à tisser chacune sa toile, les deux premières reflétant sans doute ce qu'elles avaient vu dans leur délire fébrile. Au dire de certains, le jeune homme serait revenu chez elles une nuit, et aurait remis quelque chose à Halfrid, un objet qu'elle chérirait par la suite plus que tout, mais dont jamais personne ne connut la nature. Eirik Hekne ramena ses filles chez lui. Sous la glace, les flots de la Laugen emportèrent un secret de plus né dans le Gudbrandsdal.

De retour à Butangen, les jeunes filles s'installèrent dans la maison neuve qu'on venait de construire à Hekne. Elles consacrèrent un métier vertical au travail qui les occuperait jusqu'à la fin de leurs jours. À leur mort, le tapis de Hekne, la plus ouvragée

et la plus mystérieuse de leurs œuvres, fut offert à l'église. Plus tard, quand on eut coulé et baptisé les cloches à leurs noms, les gens pressentirent d'où provenait la puissance que recelait le retentissant duo. Car inséparables elles étaient, comme l'avaient été jadis les sœurs jumelles. Mais pour qui ignorait ce qui s'était passé dans le Nord de la vallée, il n'était pas aisé de se rendre compte à quel point le désir d'envol habite des vies liées. Aussi furent-ils peu nombreux à comprendre quelles forces se trouvèrent libérées sur le lit de mort des sœurs Hekne, quand Gunhild joignit les mains de Halfrid en prononçant ces mots :

Tu fouleras long et moi au près, et quand le tapis sera tissé, toi et moi, on retournera.

PREMIER RÉCIT
–
LE FILS DE L'HIVER D'ARGENT

LE CHARDON

Il est des êtres humains qui agissent autant morts que vivants.

Kai Schweigaard s'accroupit et prit appui d'un genou sur sa bible. D'ordinaire, il évitait de s'occuper de la tombe quand il portait sa robe de pasteur, mais un chardon apporté par le vent était venu se glisser dans le parterre de bruyère et de renoncules. Comment avait-il pu arriver jusqu'ici ? Ces plantes-là, il n'y en avait que de l'autre côté du muret, autour des vieilles tombes sans noms qui hébergeaient les criminels et les pendus.

Il était beau, ce chardon, tout fané qu'il soit, avec ses feuilles vert profond et ses piquants.

Comme elle, par bien des côtés.

Il creusa un petit trou, y fit tomber quelques graines et les recouvrit en tapotant. Puis se releva, et chassa les traces de terre et d'herbe de sa bible et de sa robe.

Il faut aller de l'avant, disaient certains.

Ces gens-là n'étaient pas responsables de la mort d'une autre personne. Voire de deux ou trois, pensait-il dans ses moments de pire tourment. En tout cas celle de Gerhard Schönauer, et celle d'Astrid Hekne, peut-être. Peut-être aussi d'Edgar, l'un de leurs deux fils, qui reposait quelque part à Kristiania, dans une sépulture anonyme.

Les bourrasques dessinaient des frissons à la surface du Løsnesvatnet, avant de monter la pente jusqu'à lui. En ce mois d'août, il faisait chaud, le vent venait du sud, chargé de senteurs cueillies dans les marais des bords du lac. C'était un souffle de cet air-là qui avait porté la graine de chardon jusqu'à la tombe d'Astrid.

De temps à autre, il croyait sentir qu'il se passait quelque chose. Que le sol se faisait plus lourd sous ses pieds. Que quelqu'un l'appelait. Quand il se retournait, il n'y avait personne à voir. Personne à voir, mais quelqu'un qu'il devinait tout proche, de la même façon que les gens du village, année après année, affirmaient avoir entendu la cloche noyée dans le lac sonner pour appeler sa jumelle.

Le portillon de fer du cimetière grinça. Oddny Spangrud venait vers lui. La nouvelle sage-femme, comme on l'appelait encore, au bout de dix-huit ans d'exercice. Manifestement, elle avait à lui parler.

Elle rassembla les plis de son tablier et esquissa une révérence.

"Monsieur le Pasteur ?

— Oui ?

— C'est l'ancienne sage-femme qui m'envoie. La Vieille de Framstad. Je crois que c'est pour une chose qu'il faudrait que vous sachiez. Mais elle est trop mal en jambes pour descendre vous trouver ici."

Schweigaard opina, en promettant d'aller la voir le jour même, ou le lendemain. Oddny Spangrud le remercia et s'en alla.

C'était une bonne sage-femme. Qui avait appris son métier dans une école. Elle avait dû hériter du forceps de la Vieille de Framstad, que cette dernière n'avait pas le droit d'utiliser, mais qui avait fait son office quand même, le médecin de district ayant eu l'intelligence de fermer les yeux.

Kai Schweigaard s'ébroua et remonta vers le presbytère. Comme il approchait du but, il flaira la cuisine de l'intendante Bressum, et décida de rendre visite à l'ancienne sage-femme sur-le-champ. Une heure de marche pour l'aller, une heure pour le retour, ce serait parfait. Car pour ingurgiter les repas que préparait maintenant l'intendante, il fallait avoir faim.

Le nouveau siècle avait trois ans, et Kai Schweigaard, du point de vue de l'apparence physique, restait étonnamment semblable à celui qui s'était présenté à Butangen au printemps 1879. Toujours mince et solide, sans la force des paysans, mais vif et résistant comme un faucon de chasse adulte. Une touche de gris sur les tempes, des sillons sur le front, en accord avec le sérieux de son ministère, comme un marteau forgé au juste poids. Après la mort d'Astrid, le côté carré et intransigeant de son tempérament

s'était érodé. De rigoriste, il était devenu magnanime. Mais il lui arrivait encore, au moment où lui-même s'y attendait le moins, de taper du poing sur la table, de morigéner des pères de famille tombés sur la pente de l'ivrognerie, ou des charlatans aux façons onctueuses, et il travaillait dans son bureau de l'aube jusque tard dans la nuit, ne s'arrêtant qu'à l'heure des repas – lesquels, sachant qu'il n'avait pas le cœur de congédier l'intendante Bressum, péchaient par excès de sel quand ils n'étaient pas insipides.

Margit Bressum était un reliquat de la domesticité de son prédécesseur. Pendant les dix premières années, elle n'avait montré que bougonnerie et entêtement, mais ces traits de caractère avaient désormais fait place à une murmurante et lunatique bizarrerie. Elle ne savait jamais trop en quelle année on était, et vivait par périodes entières dans le passé, en l'appelant "le nouveau pasteur". Lors de la visite officielle du vicaire épiscopal, six ans auparavant, alors que figurait au menu du pâté de foie frais, l'intendante, par souci d'économie, s'était procuré des foies de requin du Groenland, utilisables seulement pour en extraire de l'huile, et qui, de surcroît, étaient rances. Dès la deuxième bouchée, Kai Schweigaard s'était rendu compte que le rancissement ne datait pas de la veille.

Cet événement avait été le dernier, au presbytère, qu'on pût plus ou moins qualifier de mondain.

Les années avaient passé. Avec leur lot de cantiques, de notes d'harmonium et de baptêmes, et aussi leur lot de mort. Les rhumes et une petite toux sèche poursuivaient Kai Schweigaard de novembre à mars. Ses articulations et sa nuque s'endolorissaient à force de travaux d'écriture et de rédaction de prêches dans son bureau au sol glacé. Les maux classiques auxquels étaient promis les pasteurs.

Mais ensuite venaient les étés. Les longs étés brûlants du Gudbrandsdal, quand la chaleur tremblait entre les flancs de la vallée, et que les laîches vrombissaient d'insectes. À cette saison-là, il pêchait à la traîne, un soir sur deux, dans la *Barque au pasteur*, avançait sur le lac à grands coups de rames pour chasser la raideur que l'hiver avait infligée à ses épaules. En partant, il passait volontiers par la tombe d'Astrid, et le faisait toujours au retour, s'il avait pris une grosse truite.

Il s'y attardait souvent. Debout devant la seule personne à qui il pût montrer le fruit de sa pêche.

Au printemps 1881, à l'institut maternel de Kristiania, il avait raillé Dieu et s'était détourné de lui. Plus tard, ils en étaient arrivés tous deux à une sorte de contrat, stipulant qu'ils se reparleraient au bout de quarante ans. Si la mort d'Astrid Hekne, entre-temps, se révélait moins dénuée de sens qu'il ne l'estimait alors, il redeviendrait un homme de foi. D'ici là, il mènerait la paroisse au jugé, ici, à Butangen, dans ce coin perdu que le Seigneur n'avait peut-être pas abandonné, mais qu'il confiait sans grands états d'âme aux soins d'un régisseur.

La première année après la disparition d'Astrid s'était déroulée dans d'absurdes ténèbres, son travail piétinait, tout ce qu'il faisait lui semblait de peu d'utilité. Au début, il avait l'esprit si confus qu'il oubliait parfois qu'elle était morte. Quand il voyait quelque chose de beau, il ressentait l'envie de lui en parler, avant de prendre brutalement conscience qu'elle n'était plus là, et n'y serait plus jamais.

Puis la rancune s'était emparée de lui, il se laissait souvent aller aux affres qui le guettaient, ne réparait qu'à contrecœur la digue qui contenait leur déferlement. Les affres laissées derrière lui par l'Hiver d'argent, comme disaient les gens du village. C'était ainsi qu'ils désignaient le fameux hiver où les cloches avaient disparu, où *Halfrid* était partie pour l'Allemagne et *Gunhild* tombée au plus profond du Løsnesvatnet.

Il était allé chercher Astrid et l'avait ramenée dans un cercueil, mais de ce voyage, il avait aussi rapporté un devoir qui lui donnait de la force et un but. Tout au long du retour en traîneau, il avait gardé Jehans contre lui, emmitouflé dans une brassière de laine que sa mère avait tricotée pendant les mois précédant sa naissance, un petit paquet qu'il avait promis de protéger. Il s'était efforcé par la suite de lui donner de l'instruction et une vraie enfance. Pendant plusieurs années, il y était parvenu.

Jehans appartenait à ceux de Hekne, c'était chez eux qu'il devait grandir, mais le désaccord régnait dans la famille au sujet d'Astrid et de son instinct d'indépendance, et ce désaccord se traduisait concrètement dans la manière dont était traité le bambin, nourri au lait de chèvre, et que jamais personne ne prenait

sur ses genoux. Le jour de ses deux ans, on l'avait envoyé à Halvfarelia. Les deux vieux qui tenaient la métairie l'avaient pris sous leur aile comme leur propre enfant.

Schweigaard s'était toujours soucié de son sort. Chaque fin de semaine, il l'hébergeait au presbytère. Il avait ainsi réussi à cultiver l'énergie et les capacités dont il le savait doué. Mais les liens qu'il avait noués avec Jehans s'étaient cruellement rompus aux quinze ans du garçon.

Désormais, le chagrin l'assaillait par bouffées. Les souvenirs n'étaient plus traversés par ces terribles élancements douloureux. Il aimait rester assis devant la cheminée, dans le beau salon du presbytère, à lire et à fumer, de préférence la fenêtre ouverte, pour sentir à la fois la chaleur de l'âtre et le souffle humide et frais de la nuit. Parfois, elle venait près de lui, Astrid, une ombre plus dense parmi les ombres, un rideau qui bougeait. Il conversait un brin avec elle quand son destin lui pesait, ou lorsqu'il était content, parfois même elle lui chuchotait quelque chose, et parfois elle était morte. Il savait qu'il aurait dû en avoir fini depuis longtemps avec son deuil. Mais pour un homme accablé, le métier de pasteur est le pire qui soit. Ses oraisons funèbres étaient connues pour leur sagesse et leur ardente sincérité. C'est que chaque cercueil qu'il mettait en terre était celui d'Astrid Hekne, et que dans chacun de ses sermons sur la résurrection, Astrid Hekne se relevait d'entre les morts. Au sortir des cérémonies funèbres, il était plus épuisé qu'il ne le laissait paraître devant ses paroissiens. Une fois seul, il s'asseyait et restait immobile un moment, le temps de souffler, puis, quels que soient la saison et le temps, sortait dans le verger, et promenait sur cet endroit, devenu son chez-lui, un regard qui cherchait à la fois du nouveau, et se rassurait de le trouver à jamais immuable.

Il échangea sa robe contre un chandail en grosse laine, des knickers et un chapeau à bord étroit. Il avait plaisir à aller voir les petites gens du village, et se rendait rarement chez eux en calèche ou en traîneau, sauf lorsqu'il s'agissait de se présenter auréolé de toute son autorité chez un fermier riche. Le pas rapide, le propos incisif, tels étaient les attributs de sa personne, alliés à une sobriété qui caractérisait le presbytère tout entier. Car

ce dernier, d'une certaine façon, avait deux visages : la grande bâtisse blanche où lui-même logeait, vieille de deux cents ans, qui comptait bien trop de chambres vides, avec sa hampe pour le drapeau, dans une grande cour semée de quelques dépendances, son verger planté de pommiers, et derrière un rideau de saules, la ferme, qui avait pour unique fonction de subvenir aux besoins du pasteur et de sa famille, en termes d'alimentation et de déplacements. C'est là que se trouvaient l'écurie, le hangar à voitures, l'étable et la maison du gérant, et c'est de là que remontaient jusqu'à lui des odeurs de bouse et de crottin, le caquètement des poules et les marmonnements des paysans.

À l'arrivée du christianisme sur leur sol, les habitants de Butangen s'étaient montrés généreux : le presbytère était bien situé, tout en haut d'un large versant couvert de prairies et de terres à blé qui s'étiraient jusqu'à la rive du lac. Sur cette pente forte, mais peu accidentée, s'égrenaient les plus grandes fermes du village. Mais Kai Schweigaard gravissait à présent l'un des sentiers pierreux qui serpentaient le long du lit de la Breia, des terrains où les métairies et les maisons de rondins étaient perchées au-dessus de maigres parcelles qui descendaient en à-pic jusqu'à la rivière, souvent si raides qu'on ne pouvait y travailler la terre que le cul tourné vers le bas du lopin.

Ainsi en allait-il de Butangen. Ainsi en allait-il des hommes.

Ils ne vivaient qu'un temps, tout comme ne dure qu'un temps une charrue ou une clôture de bois.

Il s'arrêta près du ruisseau, à l'endroit où le chemin se divisait. L'une des deux pistes passait devant les métairies les plus petites et les plus pauvres – dont Halvfarelia, où habitait Jehans, auprès d'Adolf et Ingeborg, ses parents adoptifs –, avant de mener plus haut, vers les alpages. Mais c'était l'autre que devait emprunter Schweigaard, étroite, bordée de bois de sapins. Vers la maison discrète où l'on venait pour des secrets.

Il remplit au ruisseau une flasque métallique et se désaltéra. D'ici, il pouvait goûter le dernier coup d'œil sur le bourg, et comme toujours lorsque son regard se portait au loin, il ressentait une sorte d'attente, une exigence que lui adressait ce lieu où il vivait. On eût dit que l'Hiver d'argent avait laissé son empreinte sur Butangen. Que les arbres, les champs d'éboulis,

les terres arables et la rivière savaient quelque chose de lui. Que cette nature le réclamait à des fins quelconques, et avait tout pouvoir de se faire obéir.

Sans doute cette exigence était-elle liée à la marque que lui-même, par sa propre action, avait imprimée au village. Dans la pente entre le presbytère et le lac avait existé une église médiévale qui n'y demeurait plus qu'à l'état de souvenir. On n'y voyait maintenant qu'une construction neuve et blanche, qu'on appellerait à jamais la nouvelle église, aussi anodine que celles de la grande Prairie américaine. Il avait un peu mieux réussi le campanile, une tour carrée de deux étages, sans fenêtres, qu'il avait fait bâtir pour y loger les Cloches jumelles. Cet édifice servait de morgue pour les défunts mis en bière durant l'hiver, des rangées de cercueils alignés dans le noir, qui attendaient que la terre eût dégelé pour qu'on pût les inhumer au plus vite, dès la venue du printemps.

Mais le campanile ne renfermait pas de cloches, en dépit de la promesse qu'il avait faite à Astrid Hekne, et le point du paysage qui demandait son regard avec le plus d'insistance était le Løsnesvatnet. Limite entre Butangen et le reste du monde, il figurait aussi ses limites à lui, ce lac étroit, si étiré qu'on n'en voyait ni la naissance ni le débouché depuis les fenêtres du presbytère.

Dans la lumière du soir, le Løsnesvatnet s'étendait, sombre et dépoli jusqu'à couvert de la rive boisée d'en face, quand sa surface n'épousait pas la forme du vent, annonçant une tempête.

La certitude de ce que recelaient ses profondeurs avait fait naître en lui une attirance durable. Il lui venait parfois l'idée que s'il parvenait à repêcher la cloche, il serait racheté. Tant d'autres étaient déjà allés y voir. Alors qu'il n'avait que douze ans, Jehans s'était fabriqué un radeau, et avait entrepris de la chercher, avec l'aide d'un camarade. Ce temps-là était révolu. C'était avant que Jehans ne s'éloigne de l'enfant qu'il portait en lui.

Au cours des années précédentes, de jeunes Allemands étaient venus jusqu'ici dans le même but. Sans doute avait-on promis à Dresde une récompense à qui réussirait à réunir les cloches.

Ils étaient si nombreux à avoir essayé, si nombreux à avoir échoué, que l'unique explication possible était désormais celle de la légende : seuls deux frères en riban – nés d'affilée, sans qu'une

sœur les sépare – pourraient sortir *Gunhild* de l'eau, et faire ainsi le premier pas vers les retrouvailles entre les Cloches jumelles.

À l'instant, alors qu'il traversait la Breia sur le solide pont conçu pour supporter les attelages les plus lourds et la violence des crues printanières, avant d'entamer le dernier bout de chemin qui le mènerait chez la Vieille de Framstad, il repensa soudain à l'autre promesse qu'il avait faite à Astrid. Pendant qu'on démolissait l'ancienne église, il s'était engagé à chercher le tapis de Hekne.

On disait qu'il représentait le Jugement dernier. Que l'on y voyait des créatures mi-oiseaux, mi-hommes cracher des flammes et incendier tout ce qu'elles survolaient. L'histoire voulait aussi que la tapisserie ait contenu des prédictions à l'intention des villageois, les mettant en garde contre les glissements de terrain et la peste, les inondations et les feux de forêt.

Schweigaard ne croyait pas à ces histoires, même si plus d'un événement survenu à Butangen avait mis à rude épreuve, et sa logique, et sa théologie. Mais la seule *possibilité* de leur véracité l'intriguait, obligeait sa pensée à s'aventurer dans la pénombre, loin de ses cheminements coutumiers. Quel effet aurait produit sur lui une prédiction au pire moment ? Aurait-il cru à un signe, en ce temps-là, en 1880, quand il avait fini par commettre cette énorme erreur ?

On prétendait que le tapis de Hekne avait disparu de l'église à travers des portes fermées à clef. Ce genre d'affabulations douteuses, aux résonances semi-occultes, éveillait chez lui l'envie de découvrir ce qui s'était réellement produit. C'était du moins ce qu'il s'était dit, bien des années auparavant, lorsqu'il avait entrepris de chercher le fameux tapis.

Il avait fouillé partout.

Il avait commencé par passer au peigne fin tous les étages du presbytère et de ses annexes, y compris le sous-sol, s'était faufilé sous la grange, hissé dans les greniers, avait mis sens dessus dessous le contenu des cagibis et rampé dans les caves. Il en était ressorti les vêtements imprégnés d'une odeur de moisissure, une collection de cloportes et des scolopendres dans le col, avec pour seul butin quelques vieilles couvertures pour chevaux.

Mais une promesse restait une promesse. Et celles qu'on a faites aux morts tournent aisément à l'obsession.

Chaque fois qu'il se rendait dans une ferme, il s'arrangeait avec plus ou moins d'élégance pour amener la conversation sur les tableaux tissés, les tapisseries à motifs géométriques et autres "costumes muraux", comme les appelaient les gens du village. Il lui était arrivé un jour de se figer au milieu de la pièce, les yeux rivés sur un décor de toile qui aurait pu ressembler à celui qu'il cherchait, puisqu'on y voyait six énormes oiseaux aux ailes déployées. Aucun ne crachait du feu ni ne présentait de figure humaine, mais il était quand même resté planté là, perdu dans ses pensées, le regard fixe, dans l'espoir d'y découvrir un détail supplémentaire, jusqu'à ce que trois femmes endeuillées se raclent la gorge en lui rappelant qu'elles étaient prêtes, depuis un bon bout de temps déjà, à préparer l'oraison pour leur père.

Dans une autre maison, il s'était surpris à soulever un linceul pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, croyant y avoir vu une broderie, en quoi il s'était trompé.

Le mort n'avait pas protesté. Mais sans doute n'en avait-il pas moins pensé.

Le bruit n'avait pas tardé à courir que le pasteur s'intéressait aux travaux de tissage, ce qui lui avait valu de se voir offrir – quand il ne les achetait pas pour la forme – toutes sortes de tentures usées jusqu'à la corde qu'il suspendait sur les murs de son salon.

La seule ferme à laquelle il n'eût pas rendu visite était Hekne. Mais le tapis ne pouvait s'y trouver : Astrid l'aurait déniché.

Il avait fait appel à son sens de la méthode pour calculer au plus juste la fourchette des années au cours desquelles la tapisserie avait probablement disparu. S'il n'était pas difficile d'établir la liste de ses prédécesseurs, il s'avérait beaucoup plus compliqué d'interpréter les notes très approximatives qu'ils lui avaient léguées, ajoutant à l'artifice systématique des formulations les illisibles fantaisies de l'écriture gothique, et de grands blancs dans la tenue de leurs registres. Au bout de longs efforts, il avait fini par découvrir deux informations importantes dans les archives de l'évêque.

D'une part, le pasteur qui servait à l'époque des sœurs Hekne était un certain *Sigvard C. Krafft*. Après avoir séjourné à Butangen de 1591 à 1620, il avait été nommé dans le Nord, mais avait dû quitter le Gudbrandsdal sans laisser la moindre paperasse derrière

lui, et malgré plusieurs lettres insistantes adressées à l'évêché du Nordland, Schweigaard n'avait rien pu apprendre de plus le concernant. L'homme semblait s'être évaporé de la même manière que le tapis de Hekne, quelques siècles plus tard.

Le second personnage qui avait attiré son attention était le dénommé Ørnulf Nilssøn, en charge de la paroisse de Butangen entre 1813 et 1816. Au vu des apparences, un homme carré, soucieux de son devoir. Dans les archives de Hamar, si poussiéreuses qu'il y éternuait continuellement, Schweigaard était tombé sur un texte qui montrait que le pasteur Nilssøn avait dû aborder Butangen avec à peu près la même énergie que lui-même, car le mot "immédiatement" revenait volontiers sous sa plume :

Il m'incombait de venir en aide à ce canton stérile et rude d'esprit, aussi m'attelai-je immédiatement à dresser une liste des actions réformatrices que je comptais entreprendre. I. Exiger immédiatement un nettoyage approfondi du mobilier de l'église, incluant le rafraîchissement de la peinture écaillée de la chaire. II. Brûler immédiatement la tapisserie païenne qui dévoie la foi des paroissiens et, qui plus est, dissuade les jeunes conscrits d'accomplir leur service militaire en leur faisant accroire qu'ils devront affronter les abominables oiseaux incendiaires. III. Mettre un terme définitif à la coutume, depuis longtemps frappée d'interdiction, consistant à enterrer des défunts sous le plancher de l'église. IV. Éclairer les paysans ignorants sur l'excellence de la pomme de terre. V. Me procurer une chasuble doublée de peau de renne, afin de réchauffer mes articulations raidies par le froid glacial qui règne dans l'église. VI. Acquérir des objets sacerdotaux dignes de ce nom, notamment un ciboire et des chandeliers, ceux utilisés jusqu'à présent étant cabossés, de trop petite taille et vraisemblablement en argent plaqué. VII. D'ici quelques années : obtenir la construction d'une église neuve.

Kai Schweigaard, non sans effroi, s'était reconnu dans les projets d'Ørnulf Nilssøn. Mais il avait renoncé à poursuivre son examen de conscience, car, cette fois, il venait de trouver une date et un élément d'explication. Il s'était étonné que l'image des *abominables oiseaux incendiaires* eût pu faire déserter quiconque, cela ressemblait fort à un prétexte dont les gens du village se seraient servis devant

un pasteur naïf. En revanche, il ne doutait pas que le tableau lui-même pût inspirer la crainte. Sachant combien les superstitions étaient vivaces à une époque aussi tardive que 1879, l'année de son arrivée, les us du début du XIX^e^ siècle devaient encore tremper dans le Moyen Âge. Et la misère de l'an 1813, la pire qu'on eût connue depuis des générations, entre famine et menaces de guerre, avait forcément favorisé plus que jamais les croyances populaires, la faim et l'angoisse poussant les gens à chercher un peu partout des signes auxquels s'accrocher dans leur errance.

Cette même année, le sieur Nilssøn avait donc débarqué à Butangen et ordonné de brûler la tapisserie. Les paroissiens avaient dû se récrier. Mais que s'était-il passé au juste ? Schweigaard n'avait rien trouvé qui le lui indiquât. Si ce n'est que le pasteur, dès 1816, vaincu par la rudesse de ses brebis et la raideur de ses articulations, avait plié bagage.

Au bout de six ans de recherches, Schweigaard avait dû abandonner. Il avait exploré toutes les fermes et lassé tous les secrétaires d'évêché. Il laissa donc reposer son obsession, comme la cloche reposait au fond du Løsnesvatnet. Il y avait maintenant des années qu'Ørnulf Nilssøn lui était sorti de la tête. Et voilà qu'il ressurgissait ici, alors qu'il contemplait le panorama en se rendant chez la Vieille de Framstad.

Tu devais avoir tes défauts, toi aussi, Nilssøn. Mais moi ? Je suis resté. Et je regarde aujourd'hui ce village, le même que celui que tu as quitté. Et ce lac, le même aussi.

Je suis toujours là, et je vois. Je vois et je sens.

Je suis resté et je mesure mes erreurs.

"Je m'en vais mourir dans douze jours", déclara-t-elle.

Pour vieille, elle l'était, la Vieille de Framstad. Ratatinée, voûtée, ancestrale. Le poêle de fonte noire était allumé, une odeur de café flottait dans l'air. Elle était assise dans un coin, dans son fauteuil à bascule. Il prit un tabouret et s'installa près d'elle. Un petit rougeoiement se devinait à travers le clapet du poêle. Il faisait si sombre que les angles de la pièce échappaient au regard.

"Alors, j'ai deux choses à conter. Céans. La maison et son lopin. L'église les aura, si tant est qu'elle les veuille. Qu'elle en fasse ce qu'elle pourra de mieux. Pour les pauvres et les vieillards."

C'était un don très généreux, et bienvenu, ils en feraient bon usage, assura Kai Schweigaard. Le moment venu, ajouta-t-il.

"L'autre affaire, c'est le pré aux fleurs, en haut, passé les rhubarbes. C'est là que je les ai entombés. Tous autant qu'ils étaient."

Une gravité les enveloppa quand il eut compris de qui elle parlait.

"Ceux qu'il fallait que j'enlève. Qui n'eussent pas survécu. Ceux que j'ai dû emporter chez moi dans mon bissac. Je ne les ai fait voir à personne. Plus de deux cents en tout, en mes cinquante-cinq ans de sage-femme. Je leur ai donné un nom à chacun, aux mignottes comme aux gars, et une sorte de cérémonie."

Ceux qu'il fallait que j'enlève. Les nourrissons mort-nés, plus ceux qu'elle avait dû mettre en morceaux dans le ventre de leur mère, pour la sauver. À la manière ancienne qui avait cours dans son métier. Agir vite, sans laisser de place au doute. On faisait le nécessaire. Ces petits-là n'étaient pas baptisés. On ne les enterrait pas dans le cimetière, à l'époque, puisqu'ils n'étaient pas enfants de Dieu. Mais si enfants de Dieu ils n'étaient pas, qu'étaient-ils donc ? Personne n'eût été capable de le dire.

"Donc, là, tu sais, conclut-elle. Alors il faudra le soigner, ce pré, ne pas s'aviser d'y mettre des pommes de terre ou des navets, pour le moins. Tu verras où il se trouve en passant."

Kai Schweigaard opina doucement. Un hochement de tête profond, pastoral. Un peu de biais, en gardant la nuque courbée un instant avant de regarder de nouveau la vieille, comme s'il relevait la tête vers le monde après une minute de silence. Il savait. Oui, il savait comme étaient noirs ces souvenirs, pour les parents, quand la joie s'était éteinte le jour même de tous les espoirs. La douleur déchirante qui durait bien trop longtemps, n'en finissait jamais vraiment de se consumer.

Il s'était demandé ce que devenaient les enfants mort-nés de Butangen. Les nouvelles règles voulaient qu'on les enveloppe d'un linceul et qu'on les dépose dans une tombe fraîchement creusée, le matin précédant un enterrement, de manière à ce qu'un mort adulte veille sur eux depuis son cercueil. Mais dans les bourgades où il n'y avait pas d'obsèques tous les jours, ce n'était guère possible. Il avait pensé sans rien dire que les matrones avaient leurs façons de faire, voici qu'il venait d'apprendre laquelle, et il se

doutait bien que la nouvelle sage-femme, elle aussi, devait avoir son pré aux fleurs.

Schweigaard s'éclaircit la voix et glissa qu'il ferait clôturer le pré.

"Je veillerai dessus, promit-il.

— Ça oui, tu veilles, toi."

Ils se turent ensemble.

Elle reprit :

"Tu auras été un bon pasteur. Même si tu flageoles un brin côté croyance."

Il ne répondit pas à cette remarque, mais lui demanda comment elle pouvait penser qu'il ne lui restait que douze jours à vivre.

"J'ai vu le signe."

Quand il voulut savoir lequel, elle s'empara de sa main, la lui pétrit.

"Toi, tu vivras longtemps, Monsieur le Pasteur. Mais toi aussi, tu verras le signe. Surtout toi, Monsieur le Pasteur. C'est toi qui le verras, bien à l'avance."

Elle lui lâcha la main, il toussota et n'en demanda pas davantage. La Vieille de Framstad se leva péniblement, alla chercher la bouilloire sur le poêle, et ils burent le café ensemble. Il remarqua, sur une petite table, une pièce de lin blanc, des aiguilles et du fil, et comprit que, comme beaucoup de vieux du village, elle suivait la coutume en cousant sa propre chemise mortuaire. Il n'y vit rien de macabre, car la vieille aspirait bruyamment son café et semblait parfaitement sereine.

"Je ne vous ai pas trouvée dans les registres de l'église, glissa-t-il. Je ne sais pas si vous avez plusieurs prénoms, ni même quelle est votre date de naissance.

— Hum, fit-elle. Monsieur le Pasteur est bien élevé."

Et elle déclina son prénom.

"C'est que je suis née bâtarde, hein. Celle qui m'a enfantée m'a placée, j'ai grandi dans le val, à Framstad. Il n'y avait pas d'almanachs, dans le coin. J'ai dû arriver par là-bas du côté de 1810. Sûr que je marchais déjà. À toi de faire le calcul, Monsieur le Pasteur."

La Vieille de Framstad eut un petit rire.

"Un sacré tour qu'on m'a joué, quand même. On est bien attrapés, tous les deux, à présent. Va savoir qui était la première, de la sage-femme ou de la mignotte. Je ne suis peut-être pas née du tout, qui sait si je n'aurais pas pu viendre sur mes deux gambes ? Je ne m'en ressouviens pas, hein, petite comme j'étais."

Elle posa sa tasse et lui saisit le poignet.

"Dis-moi, Monsieur le Pasteur. La petite de Hekne. Je sais que tu as du sentiment pour elle."

Du sentiment.

"Elle, elle l'avait bien compris. Qu'il y avait du péril à s'en aller pour avoir ses petits. M'aurait-elle laissée la délivrer à la manière ancienne, qu'elle serait encore là. Pas eux, non. Eux, il aurait fallu que je les lui enlève. Ils seraient là-haut, maintenant, derrière les rhubarbes. Mais elle. Elle se promènerait ici, à Butangen, et en aurait mis d'autres en ce monde. Les tiens, peut-être. Assurément, les tiens. C'était ainsi qu'était la vieille manière. On s'y prenait plus vitement. Dire qu'elle a fait ça. S'en aller accoucher là-bas. À la ville. Dire qu'elle y est allée. Pour pouvoir les garder. Parce que je l'avais touchée, et je savais qu'elle aurait bien trop de mal à les faire sortir.

— Elle me l'a dit, répondit Kai. Qu'elle était venue vous consulter et avait eu une vision. Qu'elle avait vu ses enfants.

— Elle avait su qu'ils étaient deux. Deux gars, qui descendaient par la sente de la montagne. Mais je crois qu'autre chose l'avait épeurée. Je l'ai bien compris, même si elle ne m'en a rien voulu dire.

— L'un des deux enfants est mort", intervint Kai.

La Vieille de Framstad tourna les yeux vers le plafond, comme si elle y cherchait quelque chose du regard.

"Je l'ai entendu conter. Mais je n'y crois guère. Quand elle était passée ici, au mitan de l'hiver, je lui ai tâtonné le ventre, et j'ai bien senti qu'ils étaient pareillement robustes. La vie est injuste, mais pas tant qu'on le croit. Parce qu'il y a la cloche au fond du Løsnesvatnet, que des frères en riban pourront seuls rehaler. Il faut bien qu'ils soient deux. Ni un, ni trois. Deux frères nés à la file, comme les cloches étaient deux. Et aussi les jumelles de Hekne."

Les entendre qualifier de *pareillement robustes* réveilla chez lui un trouble de longue date. Il n'avait jamais su exactement ce qui avait mal tourné au moment de l'accouchement. Mais en

évoquant les sœurs Hekne, la vieille venait de piquer sa curiosité sous un nouvel angle.

"Puisque vous êtes née avant 1810, commença-t-il, auriez-vous vu le tapis de Hekne dans votre enfance ?

— Non, si tant est que je me rappelle. Mais quelqu'une m'en a parlé, là-bas, à Framstad. Un tableau énorme et bien étrange, à l'en croire. Elle n'avait pas le cœur de le mirer bien longtemps. Avec ces oiseaux qu'elle trouvait horrifiants. Comme s'ils voulaient la tirer à eux."

Il s'enquit des rumeurs qui couraient autrefois sur l'ouvrage.

"Pour ça, on en jasait ! Certains disaient : *Dans le tapis de Hekne, tout un chacun reconnaît sa figure*. Mais autant elles tissaient, autant les gens causaient. C'est drôle, mais toutes les toiles de leurs mains ont disparu. J'ai ouï qu'elles ourdissaient la chaîne avec des tiges d'orties, et que ça se tenait. Mais des fois, elles fabricotaient un défaut sur la chaîne, pour qu'elle s'amollisse au bout d'un temps, et alors, c'est tout le tissu qui se désossait. Elles ne voulaient pas qu'il dure plus que ça. Une fois fini ce qu'il avait à faire.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ? lança Schweigaard. Le tapis de Hekne. On l'a caché, ou bien brûlé, peut-être ?

— Brûlé non, que je sache. Mais il s'est effumé. J'en ai encontré une qui savait où. Oui enfin, elle est morte depuis belle lurette. Elle contait qu'il ne s'en était pas allé bien loin. Que les gens le voyaient sans le voir, pour dire. De si près qu'ils ne peuvaient rien y aviser. Elle n'ébruitait rien de plus, parce que le tapis retournerait, le temps venu.

— Ah – et ce moment-là était censé advenir dans longtemps ?

— Un peu avant la Nuit du Rascle, à ce que j'en ai compris. Mais c'était ce qui se disait. Et qu'elles retourneraient aussi, les deux sœurs. Une fois la toile tissée.

— Qu'est-ce que cela signifiait, demanda Schweigaard, à votre avis ?"

Elle hocha la tête.

"Va-t'en savoir. Elles retourneront à coup sûr. On retournera tous. Mais peut-être bien d'une autre façon qu'on croit à l'ordinaire."

Il prit congé. La porte refermée, il s'attarda sur le seuil, en regardant le potager. Elle avait dû le sarcler juste avant sa venue, car la terre était noire, fraîchement retournée autour des carottes, des choux et des pommes de terre. Il la vit à travers une fenêtre, devant la bassine, occupée à laver la tasse dans laquelle il avait bu.

Les cimes des arbres oscillaient faiblement sous la brise et l'on n'entendait rien, sauf la chanson du ruisseau, un peu plus bas. Schweigaard monta vers les plants de rhubarbe et sentit qu'il était au bon endroit. Comme il aurait su, dans une maison, s'il s'y trouvait quelqu'un ou non.

Ils gisaient là. Autour de lui. Sous ces creux et ces bosses de terre. Sous ces galets, sans doute ramassés sur les bords de la Breia, disposés à intervalles réguliers entre les fleurs et les hautes herbes. Ils étaient là. Ces petits que la mort avait renversés dès leur premier pas dans la vie. Tous ceux qui auraient dû pouvoir boire le lait de leur mère, puis manger, puis apprendre à se déplacer à quatre pattes, avant de se mettre debout pour marcher. Peut-être Edgar et Jehans auraient-ils reposé ici, tous les deux. Si Astrid n'avait pas choisi le plus grand des sacrifices.

Moins de nouveau-nés mouraient, à présent, et beaucoup moins de mères. Quelques années auparavant, un médecin du nom de Sänger avait inventé une méthode grâce à laquelle la césarienne n'était plus fatale aux femmes. Elle consistait simplement à recoudre la matrice avec du fil d'argent. Sänger, pour cette découverte, s'était vu décerner l'ordre de Saint-Olav.

Schweigaard sortit sa bible et prononça :

"Je déclare ce pré consacré pour l'inhumation des corps de ceux qui se sont endormis. Que la paix du Seigneur repose sur ce lieu qui appartiendra aux morts jusqu'au grand jour de la Résurrection."

Douze jours plus tard, la Vieille de Framstad mourut. Schweigaard procéda à ses obsèques. Pour une fois, l'église était pleine. La plupart des adultes de Butangen avaient vu le jour entre les mains de la défunte, et beaucoup d'hommes l'avaient remerciée d'avoir fait en sorte que leur femme survive à un accouchement.

Ce jour-là non plus, Kai Schweigaard ne se sentit pas satisfait de son prêche. Il trouvait à toutes ses homélies un air de la

nouvelle église. Elles prenaient leur envol vers le ciel, mais la flèche était trop courte, la lumière trop vive au-dedans, sans recoins d'ombre, donnant l'impression que le prêcheur était capable d'éclairer tout ce que recèle l'âme humaine. Seul restait imprévisible le son de l'harmonium. Il regrettait la vieille église, les mystères plus profonds qui s'y cachaient, ses liens avec d'autres forces, les vapeurs de goudron et le temps révolu. L'église médiévale, si sombre, enseignait combien est ténue la part de l'existence que l'on peut comprendre, quand ce temple moderne s'efforçait de tout révéler, ce qui mettait bien trop en évidence les insuffisances de ses offices, et les murs lui renvoyaient ses mots en un écho qu'il jugeait ridicule.

Mais la situation était irrévocable. C'était lui-même qui avait fait abattre l'église en bois debout, et il se tenait là, dans sa chaire, à l'écoute de sa propre voix. Sous cette lumière crue, il reconnaissait tout le monde. Son regard parcourait les travées à la recherche d'un visage. Mais Jehans n'y était pas. Comme d'habitude, il ne se montrait ni à l'église, ni ailleurs. Sans doute chassait-il encore dans la montagne.

Une fois au-dehors, la vue du couvercle se suffisait à elle-même. L'odeur de la glèbe qui venait frapper le bois. Les mots qu'elle lui avait soufflés lui revinrent.

Toi aussi tu verras le signe. Surtout toi, Monsieur le Pasteur.

Elle était morte douze jours plus tard, et ce qu'elle lui avait dit d'autre, maintenant, lui tournait en tête.

Il salua le long cortège de l'assistance avant qu'il ne se disperse, dont Oddny Spangrud, qu'on n'appellerait plus désormais que *la sage-femme*. Il resta sur place, pensif. Il sentait monter l'angoisse du temps qui passe, sentiment des plus inopportuns dans un cimetière, l'endroit par excellence d'où se contemple l'éternité.

Elle contait qu'il ne s'en était pas allé bien loin. Que les gens le voyaient sans le voir, pour dire.

Il s'approcha d'une tombe anonyme, un peu plus haut que l'église. Fouilla du bout de son soulier dans l'herbe mi-longue autour d'une pierre carrée, grosse comme le poing, au noir scintillant veiné de blanc. C'était ici, dans ce coin dégagé, qu'on avait transféré en 1880 les cercueils découverts sous le plancher de la vieille église. Tous étaient gris et s'effritaient, certains s'étaient

fendus, si bien qu'on apercevait des crânes et des restes d'os entre les planches.

Mais il en était un qui différait totalement des autres. Fait en solide cœur de pin, de forme carrée, sans côté tête ni côté pied reconnaissables. En le secouant, on n'avait entendu aucun bruit d'ossements qui s'entrechoquent. C'est pourquoi il avait marqué l'endroit d'une pierre de quartz.

Voilà que ressurgissait son inquiétude d'autrefois. Et avec elle, son vieux besoin d'agir. Celui-là même qui lui avait fait révolutionner les usages funéraires, l'aide aux indigents et les écoles du village.

La pénitence avait assez duré, vraiment.

Ce cercueil d'où ne sortait aucun bruit. Et si ce n'étaient pas des corps qu'il contenait, mais la plus inouïe des tapisseries ?

Était-il possible qu'elle n'eût jamais quitté l'église ? Qu'un esprit madré comme il en existait dans ce village l'eût fait placer dans un cercueil sous le plancher ? Elle serait restée à l'intérieur, aurait gardé tout son pouvoir, allié aux autres forces dont le souffle animait encore l'atmosphère du sanctuaire médiéval ? Peut-être une tapisserie ancienne, même élimée, pouvait-elle l'aider d'une manière ou d'une autre à renouer avec Jehans ?

Kai Schweigaard se hâta de remonter au presbytère, lança de loin à l'intendante Bressum qu'il dînerait plus tard, avec Røhme, le sacristain. Pas tout de suite, non, plus tard. Vers sept heures. Oui, du poisson, plutôt ! La truite qu'il avait prise la veille au soir ! Il grimpa rapidement l'escalier, frappa à la porte d'une mansarde.

"Oui-i ? répondit le sacristain, avant d'ouvrir au plus vite.

— Monsieur Røhme, mettez votre tenue de travail. Nous avons… à faire."

L'autre opina. Schweigaard lui expliqua ce qu'il comptait entreprendre, et Røhme avala plusieurs fois sa salive en branlant du chef.

"Du calme, tempéra le pasteur. Il s'agit d'un cimetière. Les gens sont habitués à y voir creuser des trous. Ce qui est moins courant, c'est qu'un cercueil *remonte*. Nous le ferons discrètement. Dans toute la mesure du possible."

LE KAMMERLADER

Les rennes dévalaient le flanc de la montagne comme un escadron de cavalerie française, en rangs de plus en plus serrés, de plus en plus fiers et rapides. Leurs bois frottés de frais luisaient de sang, tels des sabres après la bataille, à une différence près : cette arme-là n'était pas l'apanage des survivants ni d'une poignée d'élus, c'était celle de tous – faons, mâles juvéniles, femelles, grands mâles, toute la troupe sans exception, surgis de la nuit des temps, femelle guetteuse en tête. Ils étaient larges et hauts, ces bois, ramifiés d'andouillers pointus et assez longs pour atteindre le cœur du glouton ou du loup, et pour se blesser l'un l'autre en période de rut. La nature les avait gratifiés de cette récompense après des millénaires passés dans des montagnes nues, où rien n'invitait aux coups de boutoir, de sorte que la corne avait pu leur pousser sans entraves, plus altière que sur le crâne de l'élan et du cerf, leurs cousins, qui n'avaient pas le front de vivre libres, se contentant de la forêt où ils restaient reclus.

Ils devaient être quatre cents, qui avaient enduré le gel, la tempête et la bruine, souvent les trois ensemble, traversé l'hiver et gratté la neige jusqu'à trouver la mousse, parmi eux les femelles pleines qui mettraient bas au printemps sur le même tapis moussu, allaiteraient leurs faons avant de les contraindre à brouter, ils poursuivraient ainsi leur route, se nourrissant tout l'été pour prendre des forces, répartis en petits troupeaux, jusqu'à ce que les grands mâles s'écartent du groupe et commencent à se battre pour les femelles. Puis de nouveau, ils se réuniraient, pour affronter l'hiver et les espèces ennemies, s'étireraient en longues processions qui glisseraient sur le modelé des montagnes, comme des cours

d'eau. De près, on distinguait des bois qui se balançaient, plus grands que les autres, par-dessus l'échine des femelles et des jeunes. C'était la vieille garde, les dépositaires de l'héritage, des mâles si vénérables que leurs barbiches balayaient le sol. À la vue d'un prédateur, ils pourraient faire cercle, écraser l'intrus à coups de tête et de sabots.

Mais le plus souvent, les rennes ne faisaient que passer. Sortis de nulle part, ils disparaissaient on ne savait où.

Depuis deux jours, Jehans les suivait. Lui-même n'eût pas utilisé ce mot : suivre un troupeau de rennes est impossible. Mais depuis deux journées, il sentait leur présence, couchait le long de leurs chemins le nez au vent, épiait leur apparition du haut de montagnes aux noms peu engageants : Jammerdalshøgda, le mont de la vallée de larmes, Kleberkakken, le cairn de stéatite, Gråhøgda, le mont gris. Il avait pataugé dans des marécages où il espérait les trouver, agissant comme eux, en pensant constamment : s'ils étaient les chasseurs et moi le gibier, je ne leur échapperais pas plus d'une heure.

Il n'était pas habituel qu'autant de bêtes se regroupent à cette période de l'année, mais concernant les rennes, une seule certitude était permise : on n'était jamais sûr de rien. Jehans se souvenait de chacun de ceux qu'il avait réussi à abattre, et les circonstances n'avaient jamais été semblables.

Il se coucha à plat ventre et les observa.

Le troupeau se mettait au repos dans un marais. L'humidité et la chaleur jouaient dans l'air, troublant le spectacle de mirages changeants.

Le gros de la harde se trouvait très loin, mais voici qu'un petit groupe s'en détachait et se rapprochait, un défilé de pelages gris, de longues pattes et de bois bosselés. Jehans ne bougea plus d'un cil, jusqu'à ce que les animaux s'agenouillent avant de se coucher à leur tour. Il devinait encore un bout de corne çà et là à travers la bruyère, puis plus rien.

Seule la guetteuse se dressait encore sur ses jambes, et elle resterait debout.

L'infatigable sentinelle, trop vieille pour porter des petits, qui avait tout vu et, malgré ce qu'elle avait vu, survécu à toutes les alertes qu'elle donnait aux plus jeunes.